

Chou ismik? Comment tu t'appelles?

This is not basterma

Une question anodine, n'importe où, partout sur la surface du globe... Partout... sauf au Liban... C'est une question piège.

Ici, le nom... on en est porteur et il peut s'avérer une bénédiction ou un fardeau, il risque aussi de signer votre arrêt de mort, cela a été souvent le cas durant la guerre civile.

Territoire défini, parce que noms et prénoms sont porteurs de lourdes généalogies, chargés d'honneur ou de déshonneur, de tout un passé.

A ce «Chou ismik», je notais la fierté de mes concitoyens à répondre

En détachant clairement chaque syllabe, d'un ton qu'ils haussaient d'un cran, le martelant, leur nom fusant comme un tir de roquette coupant l'air. Tant il est vrai que dire son nom ici, c'est un passage au scanner, tout y est transparent, identité, confession, origine, région, territoire, union, désunion, divorces, rixes sanglantes, rendements de compte, et compte en banque, lignées et conflits de tout genre. Le scanner des familles libanaises est un redoutable outil, c'est un fichier colossal qui remonte bien avant votre naissance, bien avant celle du pays lui-même, tout y est enregistré de mémoire d'homme.

Tania-tanbak Bakalian
Safieddine

Donc voilà, mais moi j'y échappais. Complètement. En dehors de la dense trame du tissu social, quelque part, j'en étais soulagée. Dans ce pays, je suis née, j'en faisais partie, j'en partageais profondément les joies, les tumultes, les peines avec la plupart de mes concitoyens. Mais j'en étais à l'extérieur.

Moi, j'étais et je suis encore arménienne, issue d'une famille arménienne depuis aussi loin que l'on se souvienne.

Au total, en comptant large, ma famille se résume à une vingtaine de personnes, en y rajoutant quelques ramifications d'outre-Atlantique, l'on pourrait faire grimper le chiffre, l'enfler, d'une ou deux douzaines tout au plus. Evidement qu'il aurait p. être plus important mais le sort en a voulu autrement, que l'on ne se connaisse que par l'intermédiaire de ces minuscules photos en noir et blanc à bord dentelé, qui étaient soigneusement rangées dans une vieille boîte à chaussure.

Chez mes amies, quand j'y allais, le passage était continu et la porte n'avait de cesse de s'ouvrir et de se refermer sur un incessant cortège d'oncles et de tantes, de cousins, d'une parente plus ou moins proche. Et c'était un constant aller-retour de tasses de café et immanquablement, j'avais droit à l'incontournable «Chou ismik». Sauf qu'avec le temps, j'avais appris à court-circuiter la question, j'avançais «Ana Armaniye», je suis arménienne.

Et j'avais bien raison, c'était suffisant, pas la peine d'en rajouter

Aaaaah.... Ok.... On se détournait et l'intérêt était tombé. De facto il était évident qu'on était hors-jeu.

Sauf, parfois, cela éveillait un intérêt soudain qui se voulait affable, gentil, «Ah, le basterma, c'est tellement bon, mais dommage pour l'odeur».

Personnellement je maudissais cet infame basterma, c'était inévitable, au «ana armaniye» j'avais droit à un exposé sur la relation qu'entretenait mon interlocuteur avec le basterma.

S'il est vrai que mes parents venaient d'un ailleurs douloureux, la branche paternelle de Kayseri et celle de ma mère originaire d'Izmir, moi je suis née à Beyrouth, à cette ville me lie un amour déraisonnable.

A Beyrouth comme à Izmir, il y a la mer. Beyrouth, cette ville est pour moi ce qu'Izmir a été pour ma metz-mama Victoria et Kayseri pour

ma metz mama Haigouie. Toute ma vie a été partagée entre cette trinité de villes Beyrouth/Izmir/kayseri.

Izmir...

Je ne sais pas quel était son âge exact quand cela s'était passé. Au tout début de l'adolescence, je présume. En fait, on ne le lui avait jamais demandé... pas plus qu'autre chose d'ailleurs. Aujourd'hui, j'ai tellement de questions, de trous à combler, de sombres obscurités à éclaircir, des évidences à vérifier...

Mais bon... Nous étions des enfants, à qui ma grande mère racontait des histoires, d'un temps autre, d'un temps si éloigné du nôtre et à qui avec l'avidité de vivre pleinement notre présent, toutes ces histoires d'un passé semblaient révolues et dépourvues d'intérêt.

Pour nous, cela était le passé, le passé comme un fardeau, un héritage douloureux dont il fallait coûte que coûte se défaire afin d'entrer de plein pied dans la vie.

Or on ne savait pas... on ignorait que le passé possède des tentacules qui te rattrapent, te hantent, que le passé est aussi vivant que les herbes folles qui envahissent les champs résistant à tous les produits censés les éliminer.

Malgré notre jeunesse irréfléchie, nous étions imprégnés jusqu'au tréfonds de notre corps par son histoire... C'est ainsi que se fait la transmission. Non?

Moi je voulais avancer en regardant droit devant, je proclamais haut et fort qu'à marcher en regardant en arrière, on risquait à coup sûr de trébucher, de se cogner contre les murs ou tout simplement faire du surplace.

Cependant, malgré notre jeunesse irréfléchie, tout un passé s'infiltrait insidieusement à notre insu, érigeant les bases d'une entité propre, forte d'une culture et d'une langue.

Donc ce n'était pas moi qui habitais les villes, ce sont les villes qui m'habitaient.

Izmir. Victoria est ma grand - mère maternelle d'Izmir. Haigouie, ma grand-mère paternelle de Kayseri. Ma mère fille de Victoria d'Izmir est née en Egypte et mon père originaire de Kayseri est né à Chypre.

Moi je suis née à Beyrouth, mais je charrie en moi un peu de tous ces pays,

Mais c'est d'elle de Victoria que depuis le début je comptais narrer l'histoire...

Je la revois, assise bien droite égale à une reine, toute tendue dans le souvenir, l'évocation de ce qui fut sa vie d'enfant, en errance sur les routes... des larmes qu'elle ne prenait pas la peine d'essuyer, loin, si loin de nous... dans un moment et un lieu autre, dans ce moment qui avait cassé sa vie en un avant et un après... Toute tendue vers ce lieu qui était devenu, qu'elle a transformé en paradis imaginaire, pas seulement pour elle, mais pour nous aussi. Izmir, sa ville natale, ville mythique...

La mer... le ciel... les étoiles... le vent... le goût du poisson d'Izmir était inégalable, nul endroit sur terre ne pouvait l'égaliser. On la contrariait, on s'offusquait par jeu, voyons, mais c'est la même mer, notre bonne vieille méditerranée, la même qui court entre Beyrouth et Izmir... Pfft. Vous n'y comprenez rien... trop jeunes... avec l'âge, vous saurez. Et ses yeux dérivait vers ce lointain rivage.

Et aujourd'hui, à y repenser, on se demande quel est ce lien étrange d'enracinement, qui l'attachait à un pays, à une terre, à une ville qu'elle avait à peine connue, dont elle avait été arrachée à l'approche de l'adolescence... Parce que j'en conclus que lorsque la famille a pris le chemin de l'exode, elle devait être à mi-chemin entre la fin de l'enfance et l'adolescence.

C'est par elle que j'ai cette fascination pour des villes. Ils ont quitté Izmir et elle a dû subir la traversée du pays cachée sous d'épais édredons... parce qu'elle était fille et jolie de plus, ce qui peut être un atout, mais être jolie peut être une arme à double tranchant et attirer le malheur... He oui.

Les quelques pièces d'or qu'ils avaient échangé contre leurs biens étaient cousues à l'intérieur d'une ceinture dont je ne sais pourquoi elle devait endosser la garde contre sa peau. Et cette responsabilité précoce à assumer, si elle avait aidé à forger sa personnalité, ne lui avait pas ôté les joies enfantines... car l'étonnement subsistait en elle, malgré l'exode subi, les privations et les pertes, les peurs et la tristesse... une joie sereine émanait d'elle.

Rire, chanter, prendre la vie à bras le corps, s'emparer de chaque minute du présent pleinement, lavée de toute amertume et rancœur, elle a certes été un phare dans notre vie.

Bien plus tard, quand elle était de passage chez nous et qu'elle partageait ma chambre, j'ai souvenir de ses nuits mouvementées où elle n'avait de cesse de rejeter couvertures et édredons, pour les ramener ensuite à elle, pour les envoyer culbuter par la suite, en une valse perpétuelle. Ainsi les nuits avaient lieu de terribles batailles nocturnes avec oreillers et édredon, non, plutôt avec mes rêves me disait-elle confusément au matin. Rêves... elle le disait poliment pour ne pas dire cauchemars. A ces vieux jours, avant de s'en aller définitivement, elle n'a pas arrêté le cache-cache avec les couvertures, mais alors, là, cela était devenu audible, la peur tétanisée qui la hantait remontait à la surface... «Ils arrivent...Ils arrivent...» hurlait elle

«Vite, vite, faut se cacher», et elle s'enfonçait sous la couverture, pour ensuite, avec mille précautions, risquer un œil terrorisé pour s'assurer de ce qu'il n'y avait aucun ennemi en vue. Mais en fait, il était tapi en elle, il s'y était logé à son insu, elle le combattait avec grâce, de par son sourire avenant à la vie. La vie, les chansons, la danse, elle se cadennassait dans un optimisme forcé, gracieux pour occulter un ravage intérieur.

La différence entre elle et les autres Arméniennes qui avaient connu le même sort était qu'elle ne s'était pas murée dans un tragique silence... Ce silence tout de noir vêtu, dans un deuil éternel, où étaient enterrées vives les voix qui avaient été témoin de l'horreur dont est capable l'être humain envers un autre.

Il y a quelques années, je me suis jointe à un groupe d'Arméniens afin de visiter les lieux d'où leurs familles était originaire. Cela avait tout l'air d'un pèlerinage, et je ne sais si c'était une bonne idée, parce que ce voyage dans la Turquie d'aujourd'hui m'a laissé un goût bien amer. J'ai failli à la promesse que je m'étais faite de ne regarder que droit devant. On a parcouru en tous sens ce pays qui avait été le nôtre, la terre d'où l'on a été chassé et que notre imaginaire a conservé, comme une petite part de paradis.

Izmir et Kayseri sont devenues de grosses villes marchandes, bouillonnantes d'activité, à aucun coin de rue, je n'ai pu déceler la moindre trace ou empreinte de mes metz-mama. Et je ne sais plus si cela m'attristait,

m'enrageait ou me révoltait, le fait que leurs vies aient été cassées de manière irrémédiable alors que la vie suivait son cours et prospérait là - bas comme si rien n'avait eu lieu.

Je termine ces lignes et je viens de lire la déclaration de reconnaissance du génocide par Mr Biden. Un nœud dont je n'avais jamais réalisé l'existence quelque part entre le cœur et l'estomac s'est défait...

Victoria, Haigouie, il aura fallu 105 ans pour le reconnaître? Est-ce que cela vous soulage?